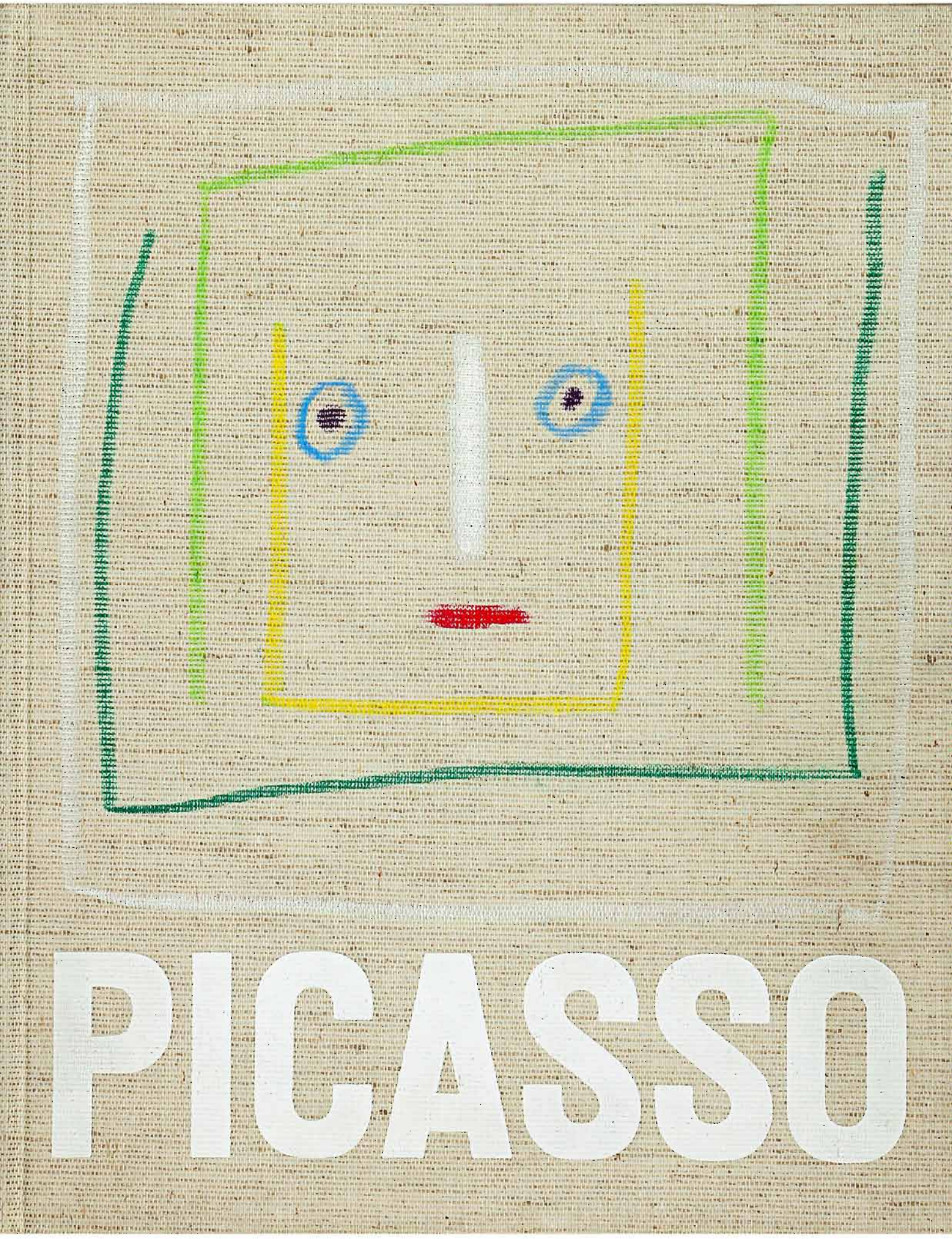
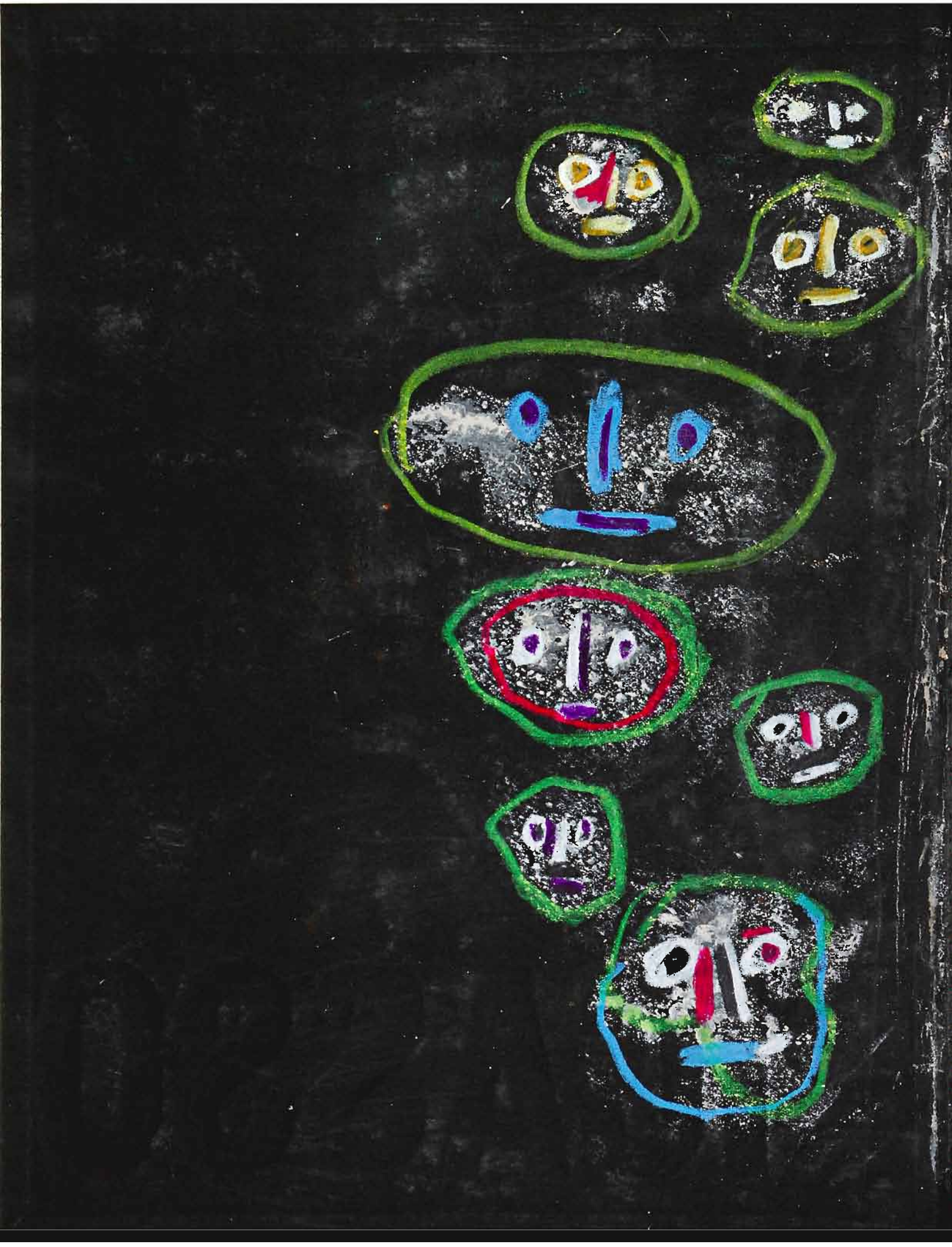
PICASSO

Portraits de Picasso

par Jacques Prévert et André Villers


PICASSO



POUR

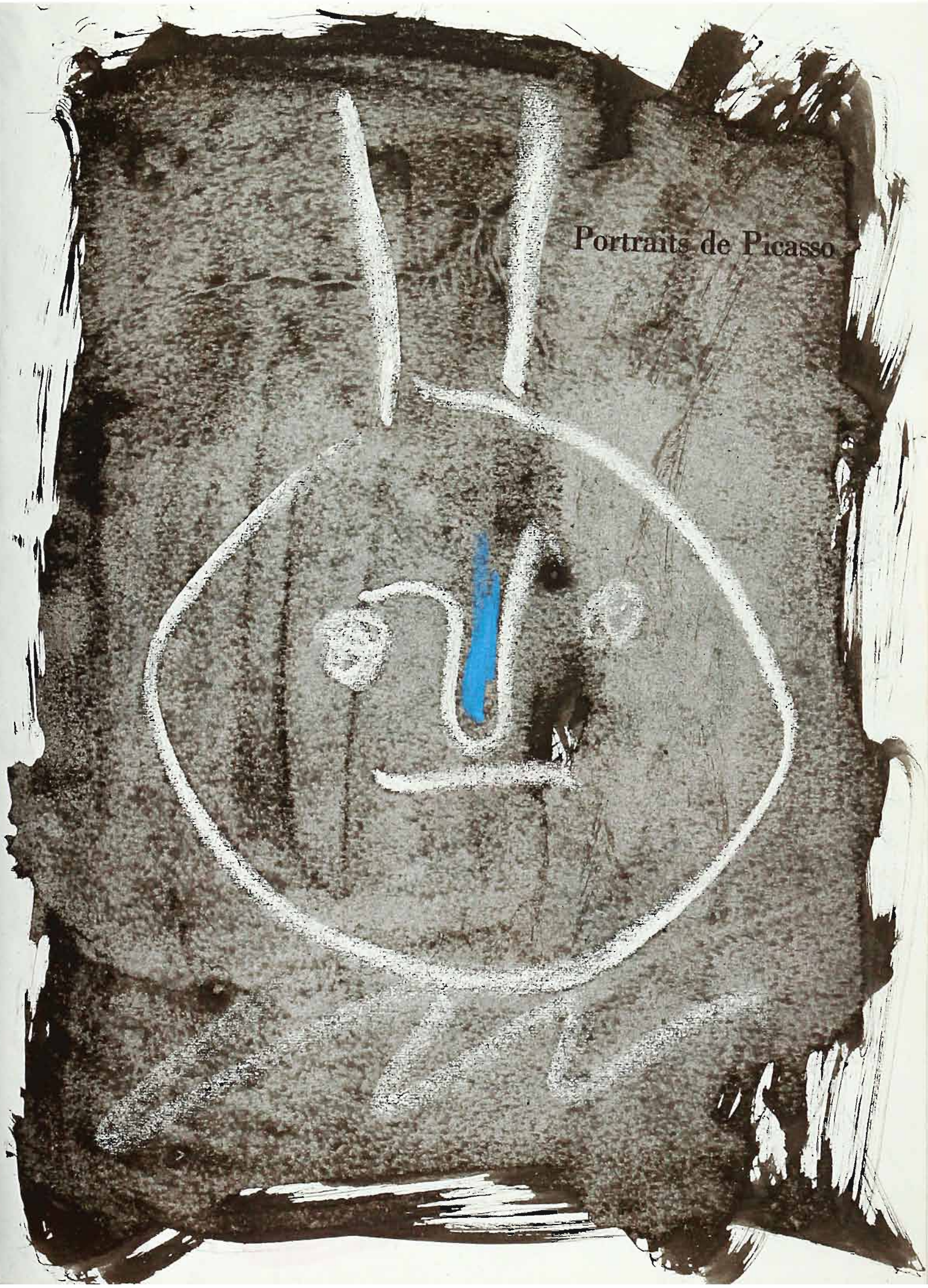
mon cher ami

Jacques

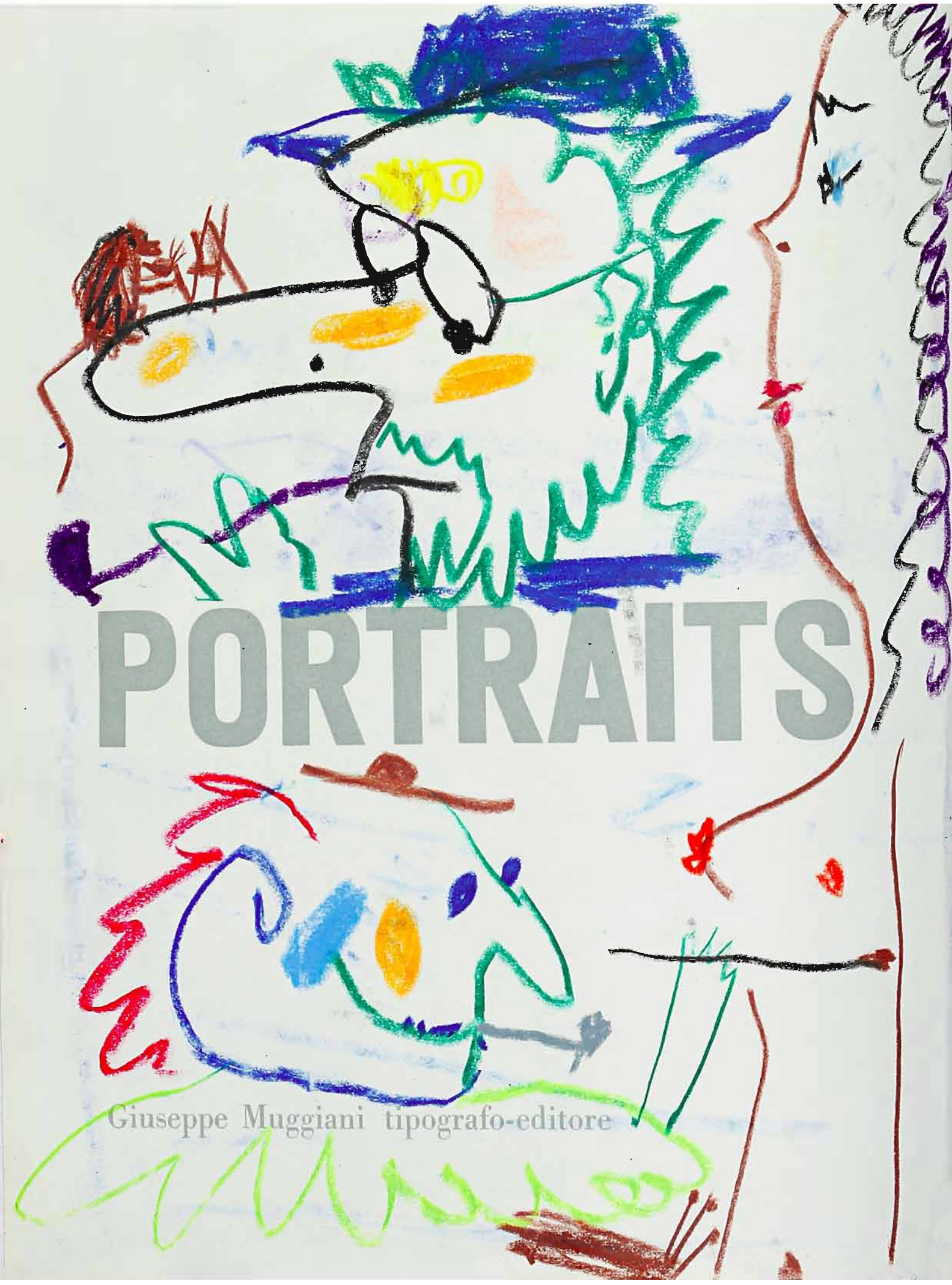
Prévert

[illegible]

le 11.9.60.



Portraits de Picasso



PORTRAITS

Giuseppe Muggiani tipografo-editore

DE PICASSO

texte de Jacques Prévert

photographies d'André Villers

© Copyright by Editions Maggiani, Milan - Tous droits réservés

Comme cela nous semblerait flou, inconsistant et inquiétant, une tête de vivant, s'il n'y avait pas une tête de mort dedans.

Dans le silence du Musée des Arts et Métiers à Paris, des curieux regardent de curieux objets, des automates, de vieux jouets mécaniques, des usines miniature, des locomotives réduites.

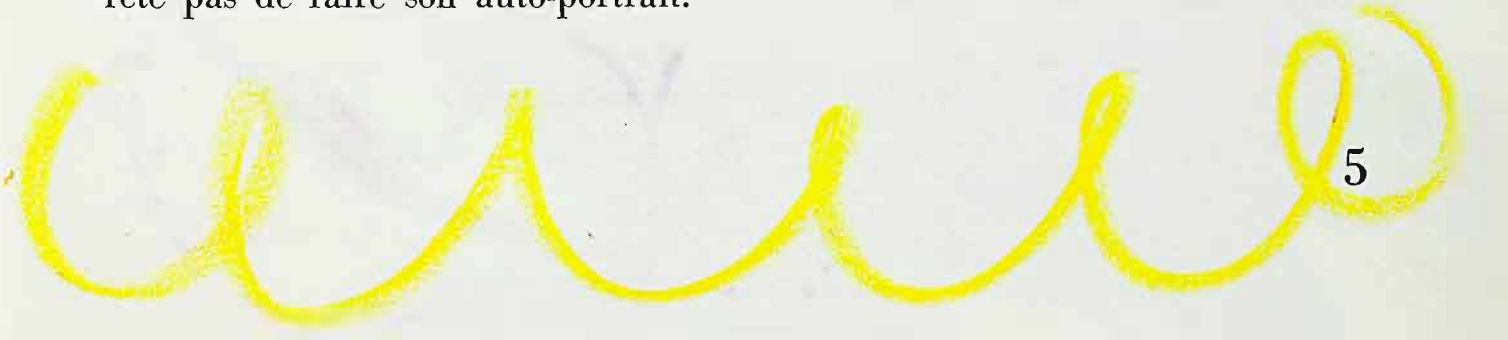
Et aussi un pendule oscillant au bout d'un fil, des horloges aux rouages rouge et or et des avions déjà de la très proche plus haute antiquité, des moulins à prières, des machines à l'ave, des miroirs d'autrefois déformants ou parfaits.

A l'écart de ces machines à mesurer le temps, à tuer le temps ou à l'escamoter, il y a une petite guérite, un petit kiosque abandonné, un petit confessionnal désaffecté.

Il suffit d'écarter un vieux petit rideau usé pour y penêtrer et regarder et voir dans le noir une photo perpétuellement animée.

En couleurs quand le temps est au beau, en noir et gris quand le temps est au mauvais, avec toujours immuablement cadrée à gauche la carotte pourpre d'un bureau de tabac, la photo se développe, bouge et vit, parfois à l'accéléré quand les figurants sont pressés, parfois au ralenti quand la place est déserte.

Et là, au périscope des Arts et Métiers comme à celui du Mont Saint-Michel et comme partout ailleurs et cela depuis des éternités, la nature n'arrête pas de faire son auto-portrait.



Avant les musiciens il y avait déjà la musique, avant les peintres déjà les paysages, avant les médecins il y avait les simples, et l'écho avant la radio, comme avant les photographes la photo.

Et puis arrivèrent les intermédiaires, les hommes avec leurs outils: le pinceau, le bistouri, la guitare, le stylographe, le rolleiflex.

De ces outils les uns en firent bon ouvrage, les autres pas et de nos jours toujours c'est encore comme cela.

De nos jours on rencontre de grands robots aimables et peintres à leurs heures et des photographes automates, des pourchasseurs d'identité, mais aussi de très surprenants tireurs de portraits.

Alors le gibier, du plomb dans l'aile, sourit un peu décontenancé.

– C'est bien lui!

– C'est bien moi!

– C'est bien lui tel que je le déteste et le redoute. C'est bien lui comme je ne l'ai jamais vu. C'est bien elle comme j'aurais dû la rêver.

– C'est bien moi comme je m'ignore; c'est bien moi comme je me fais peur, c'est bien moi comme je me préfère.

– Comme c'est bien eux, dit-il encore, en regardant le portrait d'une foule.

Mais parfois dans le cercle magique, dans le cirque d'art de la vie – et de la mort aussi – il arrive qu'un roi de la piste fasse soudain bon ménage avec un jeune équilibriste, un montreur d'images oniriques.

Ainsi Picasso avec André Villers.

Un jour, Picasso fait le portrait d'une jeune fille avec une queue de cheval dans le dos.

Un peu plus tard la jeune fille, un grand jour de vernissage, comme on se regarde dans la glace, se regarde dans le tableau.

– Comme elle a changé, dit quelqu'un.

– C'est bien elle sur la toile, mais devant c'est quelqu'un d'autre.

– Comme elle a l'air ailleurs!

André Villers pho-to-gra-phie la jeune fille et c'est elle, comme sur le tableau, comme avant le tableau.

D'un sourire lointain et lucide, Picasso approuve et signe cette restitution insolite, cette reproduction, cette photo.

Ceci se passe à Vallauris de nos jours et dans les Alpes Maritimes, cependant qu'à Paris, dans la Ville Lumière, entre deux portraits de Baudelaire, l'un de Nadar, l'autre de Bernard Buffet, la critique d'art assermentée continue à s'interroger: n'est-il pas encore un peu prématuré de reconnaître enfin que la photo est un art?

Picasso

27.9.57.

Allo R.T.F. Poste National, ici Jean-Paul Quiconque, ne quittez pas l'écoute! Comme chaque semaine, Jean-Paul Quiconque présente:

QUI ÊTES-VOUS AUTRUI?

Allo, ne quittez pas. Jean-Paul Quiconque vous parle en direct et vous entendrez aujourd'hui:

QUI ÊTES-VOUS PICASSO?

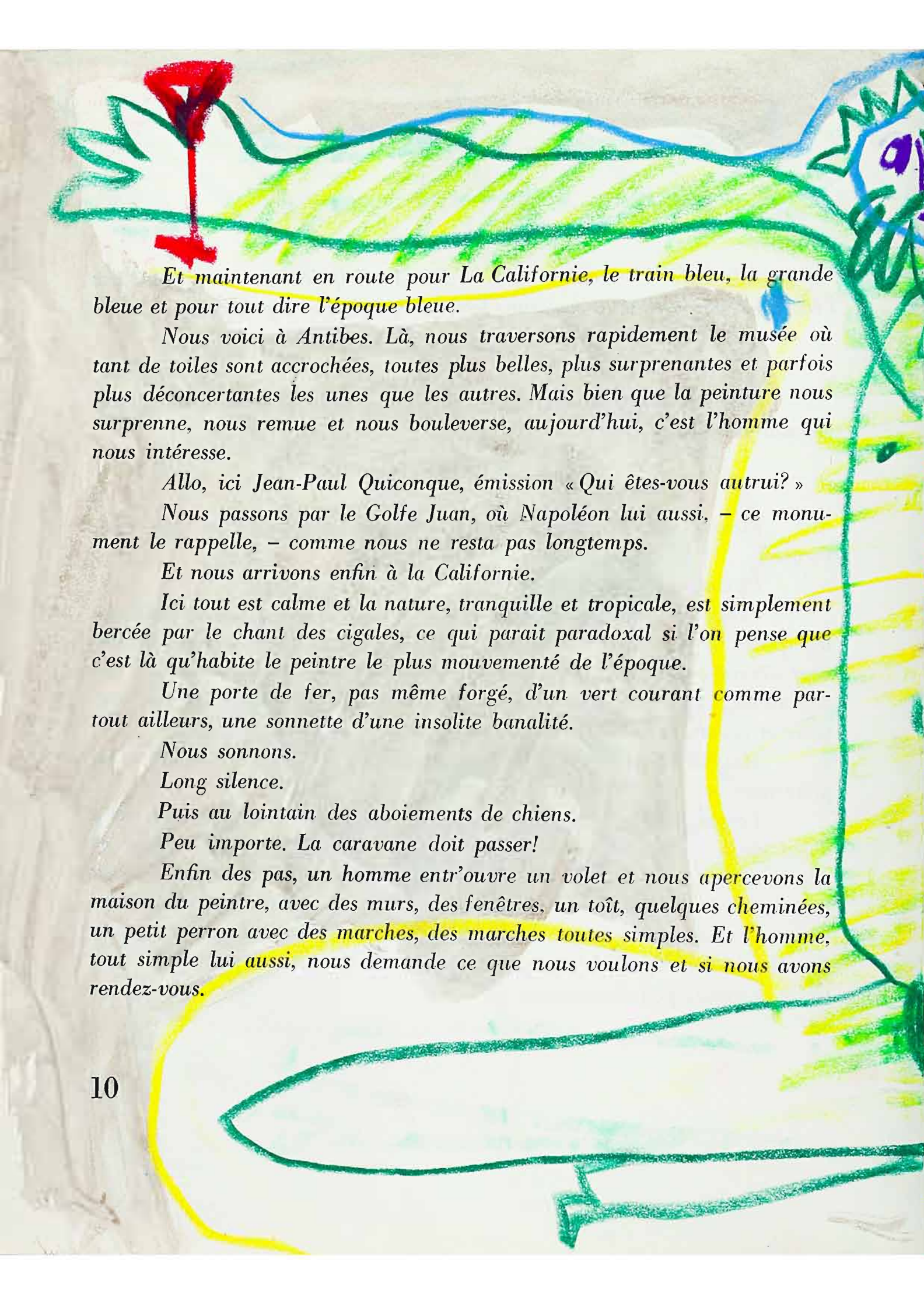
Picasso chez lui comme chez vous, Picasso comme si vous étiez Picasso!

Picasso dans l'intimité.

Grâce aux trompettes de la R.T.F. mêlant leurs appels cuivrés aux trompettes de la Renommée, tous les murs de la vie privée du grand peintre vont s'écrouler: le mur des lamentations comme celui des acclamations, des adulations, comme le mur des dénégations, des indignations, des vociférations et comme aussi celui de la spéculation.

Mais soyons brefs, nos minutes nous sont comptées qui sont aussi précieuses que les vôtres.

Passons d'abord par Montmartre, le temps de jeter un bref coup d'oeil sur le mélancolique et flottant souvenir du célèbre Bateau-lavoir et nous voilà déjà rive gauche, où Picasso a peint, parait-il et comme chacun sait, en 1942 ou 43, son célèbre « Buffet catalan » que beaucoup de connaisseurs et même parmi les plus éclairés ne craignent pas de comparer aux derniers buffets signés Lévitan et, jusqu'à nouvel ordre et preuve du contraire, garantis pour longtemps.



Et maintenant en route pour La Californie, le train bleu, la grande bleue et pour tout dire l'époque bleue.

Nous voici à Antibes. Là, nous traversons rapidement le musée où tant de toiles sont accrochées, toutes plus belles, plus surprenantes et parfois plus déconcertantes les unes que les autres. Mais bien que la peinture nous surprenne, nous remue et nous bouleverse, aujourd'hui, c'est l'homme qui nous intéresse.

Allo, ici Jean-Paul Quiconque, émission « Qui êtes-vous autrui? »

Nous passons par le Golfe Juan, où Napoléon lui aussi, – ce monument le rappelle, – comme nous ne resta pas longtemps.

Et nous arrivons enfin à la Californie.

Ici tout est calme et la nature, tranquille et tropicale, est simplement bercée par le chant des cigales, ce qui parait paradoxal si l'on pense que c'est là qu'habite le peintre le plus mouvementé de l'époque.

Une porte de fer, pas même forgé, d'un vert courant comme partout ailleurs, une sonnette d'une insolite banalité.

Nous sonnons.

Long silence.

Puis au lointain des aboiements de chiens.

Peu importe. La caravane doit passer!

Enfin des pas, un homme entr'ouvre un volet et nous apercevons la maison du peintre, avec des murs, des fenêtres, un toît, quelques cheminées, un petit perron avec des marches, des marches toutes simples. Et l'homme, tout simple lui aussi, nous demande ce que nous voulons et si nous avons rendez-vous.

Et l'homme tout simple attend la réponse de Jean-Paul Quiconque.

JEAN-PAUL QUICONQUE

Ici Jean-Paul Quiconque, R.T.F. (il désigne le camion) émission « Qui êtes-vous autrui? » Aujourd'hui, qui êtes-vous...

L'HOMME TOUT SIMPLE

Moi, je suis le jardinier et monsieur n'est pas là. Et quand il est là, il ne reçoit pas toujours, même sur rendez-vous. Tenez, à Vallauris, un matin Charlie Chaplin arrive à toute vitesse en voiture pour prévenir monsieur qu'il ne peut le rencontrer ce matin-là comme convenu. Et il disparaît encore plus vite qu'il n'est arrivé.

JEAN-PAUL QUICONQUE

Et Picasso, qu'est-ce qu'il a dit?

LE JARDINIER

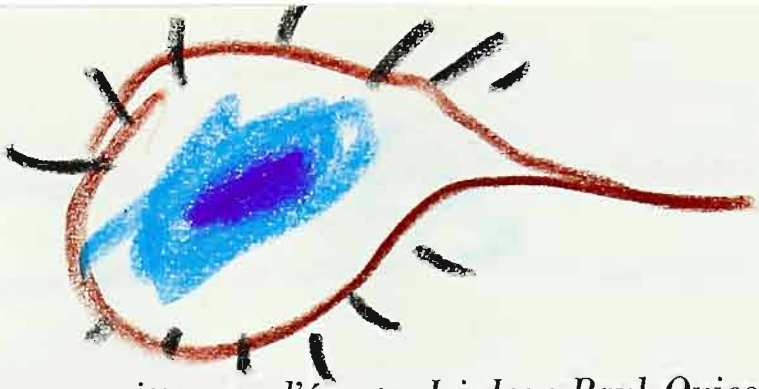
Rien. Il n'était pas chez lui. Ils avaient peut-être rendez-vous ailleurs tous les deux, est-ce qu'on sait!

JEAN-PAUL QUICONQUE

Mais où est-il?

LE JARDINIER

Oh! pas très loin, sans doute dans les parages, puisqu'il a emmené les enfants.



Allo, allo, ne quittez pas l'écoute. Ici Jean-Paul Quiconque. Nous explorons les Parages. Ces régions nous paraissent soudain secrètes, inextricables, mais au bout du labyrinthe, nous avons la chance de rencontrer un Minotaure très bien renseigné qui nous dit que Picasso est tout bonnement sur la plage de Juan-les-Pins.

Nous fonçons.

Et comme le Minotaure l'a dit, Picasso est sur la plage, en short, des enfants autour de lui, une femme et sans doute quelques amis.

Est-ce la faute au génie de la photogénie, mais Picasso ne ressemble pas tout à fait trait pour trait à tous les portraits que nous avons vus de lui.

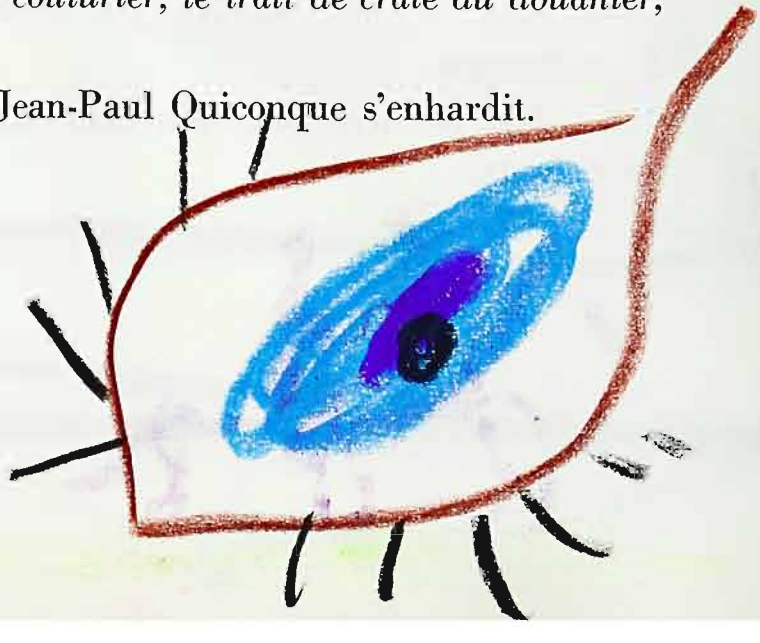
Nous l'observons un instant. Du doigt, il trace sur le sable un grand paysage, l'agrémente d'algues fanées, de petits bouts de bois et puis entreprend la construction d'un château de sable d'enfant.

Sans aucun doute un château de sable en Espagne, et c'est ce qui explique que le peintre qui n'en a pas l'air est peut-être dans le fond de lui-même un peu irrémédiablement triste, la douleur locale pour les grands artistes en exil n'étant rien d'autre que le mal du pays.

Nous avançons et nous pourrions dire dans l'arène, car nous sommes là pour poser à Picasso des banderilles de questions. Mais Picasso lève la tête, nous regarde et sourit, mais son regard, c'est... enfin je ne sais pas, moi... et pour tout dire on pourrait dire que ce regard, c'est comme l'agrafe du grand chirurgien, la griffe du grand couturier, le trait de craie du douanier, l'empreinte du meurtrier...

Mais comme Picasso sourit, Jean-Paul Quiconque s'enhardit.

– Qui êtes-vous, Picasso?



– Je ne suis pas, je précède et comme tout tourne, cela revient au même.

– Picasso, qui êtes-vous, je vous en prie!

– Qu'est-ce qu'être? répond Picasso.

Et il se remet à l'ouvrage.

– Pourquoi ne voulez-vous pas répondre?

– Pourquoi pourquoi? dit Picasso et, toujours souriant, de très bonne grâce, il fait entrer le questionneur dans son paysage. La ressemblance est frappante, comme le coup de marteau d'ivoire du commissaire-priseur.

Et, comme un enlisé dans la baie du Mont Saint-Michel, le quémandeur confidentiel, croqué sur le vif par l'ogre qu'il était venu interroger, entre dans la postérité picturale, dans le cahier de dessins de sable que le vent feuillette et effeuille avec une nonchalante indifférence.

On entend encore la voix microgénique à laquelle répondent d'abord l'écho, puis d'autres voix lointaines et assourdies:

– Allo, ici Quiconque. Allo, ici Autrui. Qui êtes-vous, autrui? Qui êtes-vous vous-même, Quiconque? Un autre autrui peut-être...

Le silence heureux peuplé de rires d'enfants se rétablit. Et le panorama, la fresque, le diorama, de projets en souvenirs, de rêves en désirs, se poursuit. Mais la nuit tombe, la pluie avec elle et, par une porte dérobée mais judicieusement dessinée à l'avance, Picasso « avec toute sa petite famille » rentre chez lui, à La Californie.

La Californie où Picasso rêveur, sombre ou souriant, emporté dans les rapides de la longévité, poursuit en verdine, en berline de gitan, son tour du monde de tous les jours, de toutes les nuits.

Au mur de sa chambre, dans un calendrier d'Olivetti, la Bohémienne endormie et le lion du Douanier veillent sur lui.

Quand un ami le photographie, Picasso ne pose pas, il regarde l'appareil et c'est toujours comme un diable d'une boîte qu'il surgit quand la photo est tirée.

L'ami ne lui dit jamais: « Ne bougez pas, le petit oiseau va sortir », car il sait bien que s'il sortait, le petit oiseau, Picasso le fascinerait.

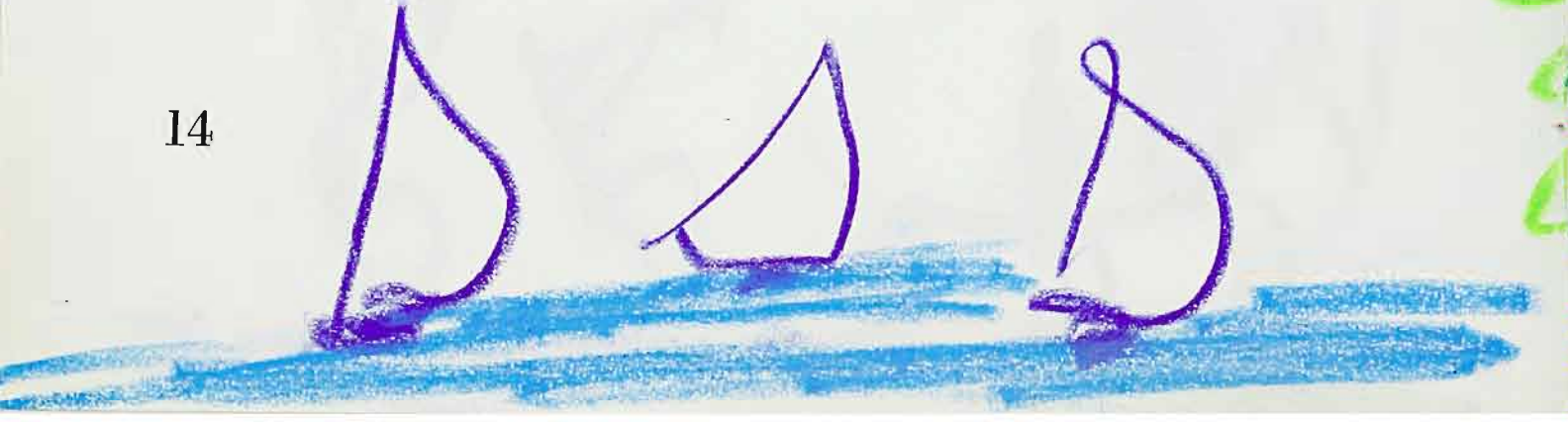
Quelque part, un jour, Picasso regardait quelqu'un avec insistance. Ce quelqu'un gêné lui dit:

– Vous voulez ma photo?

Picasso répondit:

– Pas la peine, je l'ai.

C'était vrai. Les mains dans les poches, il venait de la faire.



Picasso n'a pas de violon d'Ingres, mais une fanfare de Vélasquez, de Stravinsky, de Flamenco, d'Albinoni, de Sardanes, de Satie, de Falla, de la Rambla, de la Nouvelle-Orléans et de la Vieille Andalousie.

Il n'en joue pas, elle joue pour lui.

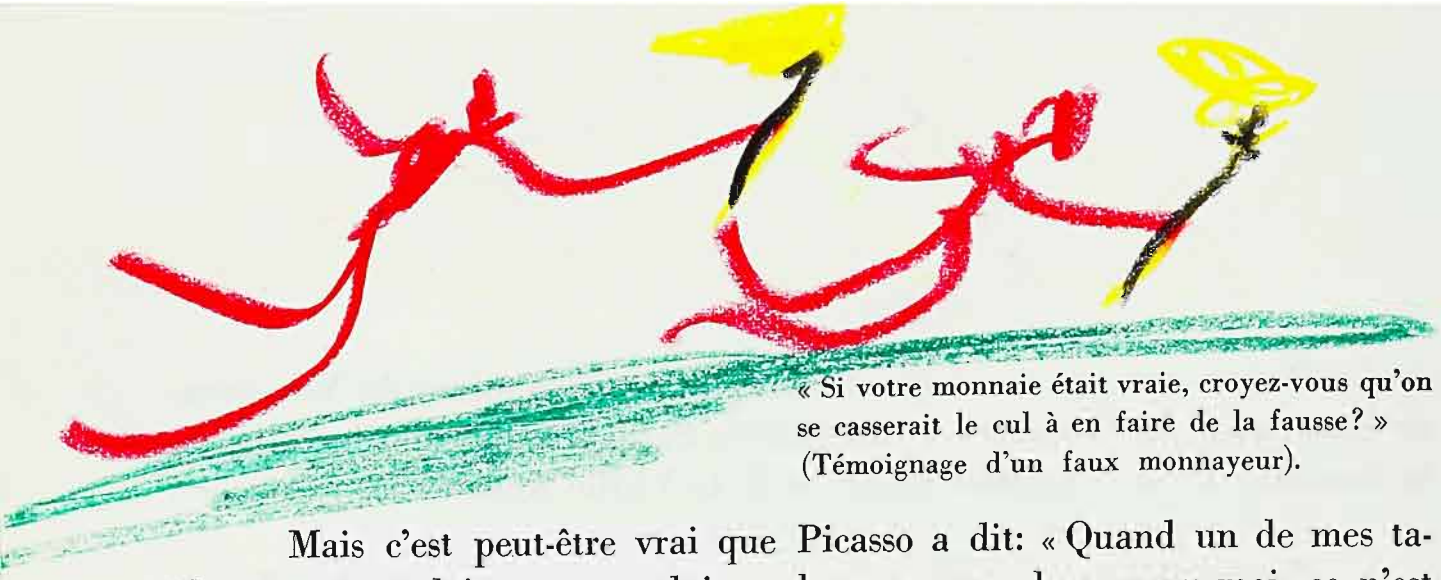
Parfois il joue avec son chien et son chien joue avec lui. Mais il n'attache aucune importance à son chien, autant accrocher une casserole à la queue d'Alcibiade, pour faire parler de lui. L'importance des gens et des choses pour lui n'en a aucune.

Parfois il fait le cirque. Il se déguise et devient un autre, sans rien dire, un autre que tout le monde reconnaît. Mais il ne salue jamais, son numéro terminé.

D'ailleurs, il ne fait pas d'imitations à proprement parler. Il reproduit simplement des êtres qu'on appelle « originaux ». Picasso plaisante comme il dessine, comme il grave, à vif, et le non-sens de l'humour dit anglais, comme la galanterie est dite française, éclate neo-ibérique et sans pedigree.

On croirait l'entendre qui fredonne: « L'humour est enfant de nos haines qui n'ont que trop connu vos lois! »

La musique est peut-être de Bizet, comme le Bolero de Ravel, la Marseillaise de Rude et le Rève de Detaille de Salvador Dali.



« Si votre monnaie était vraie, croyez-vous qu'on se casserait le cul à en faire de la fausse? »
(Témoignage d'un faux monnayeur).

Mais c'est peut-être vrai que Picasso a dit: « Quand un de mes tableaux ne me plait pas, quand je ne le trouve pas bon, pour moi, ce n'est pas un vrai, mais je le signe tout de même pour qu'on n'accuse personne d'autre. »

Picasso aime les reproductions mais n'aime guère la peinture qui ne se reproduit qu'en captivité et sait très bien que le critique d'art professionnel ne peut pas voir la peinture en peinture, surtout lorsqu'elle est libre et belle et qu'elle lui rit au nez.

Tout est relatif, absolument!
(*Traité de relativité générale et restreinte*)

Figurez-vous...
... figurez-vous, dit quelqu'un, qu'il y a des gens de nos jours qui iraient même jusqu'à nier la réalité de la peinture figurative! Autant nier dans sa réelle réalité toute la réalité – oui, c'est impensable, en réalité, comme si deux femmes nues enlacées dans un tableau de Courbet n'étaient pas aussi réelles que la Vierge de Fouquet. Autant nier la présence réelle de l'hostie dans la Profanation d'Ucello. Autant nier les jetons de présence réelle à la Sainte-Table du conseil d'administration de Saints Gnôme et Rhône et Claudel dans la propriété des Cerveaux.

Et Picasso, n'est-il pas réel quand il fait, un peu partout et dans le monde entier, mais déguisé, son auto-portrait?

UN ERUDIT

C'est exact et déjà depuis longtemps décrit dans le grand traité de Myologie.

« De couleur fauve, poitrine ample, garrot épais, cornes droites, tel est le taureau d'Ibérie. »

Et un peu plus loin nous pouvons lire, en regrettant de ne pouvoir tout citer:

« Huit vaches et un taureau espagnol, exportés de Bovidie en 1583, devinrent la source du bétail des pampas. »

UN INTERLOCUTEUR

Je ne vous le fais pas dire, quelle sauvagerie!

Vanité des vanités, tout est vanité, sauf la mienne.
(Evangile selon St Modeste)

Picasso peut-être n'a jamais été réellement pauvre, mais il est orgueilleux comme un vrai mendiant espagnol, qui jamais ne demande l'heure à l'horloger.

La nature l'a comblé de cadeaux, mais il les fout en l'air, les brise et les piétine, comme un enfant ravageur. Et puis les répare, les anime, les examine et ceux qu'il aime, il les épargne, leur refait une beauté, les signe et puis les laisse aller.

Est-ce sa faute si, comme le roi Midas, tout ce qu'il signe se change en or?

Il signe la cigarette qu'il allume, le paquet de bleues qu'il jette sur la boîte aux crayons. Il signe ses crayons, il signe en dessinant, il ne peut faire autrement et ce n'est jamais le même dessin, jamais la même toile, mais même quand c'est un chef-d'oeuvre, c'est toujours la même signature. Il signe toujours avec plaisir la vie qui fait seulement semblant de mourir.

Les chiffres dansent quand le nombre dort.
(Homogène, 3.1416 avant J.C.)

– Si les cavaliers de l'Apocalypse arrivent, donnez d'abord à boire aux chevaux!

– Mais enfin, tout de même, les corridas...

– Demandez plutôt aux condamnés des abattoirs, à Vaugirard, ce que vos vieux serviteurs peuvent penser des courses de taureaux.

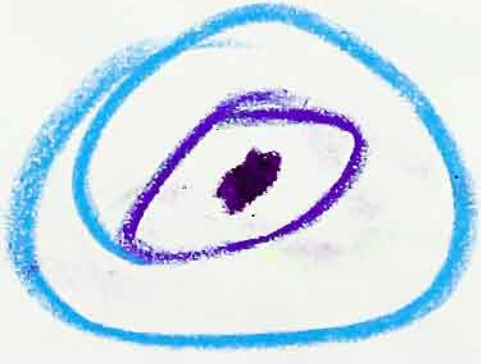
– Les corridas, tout de même...

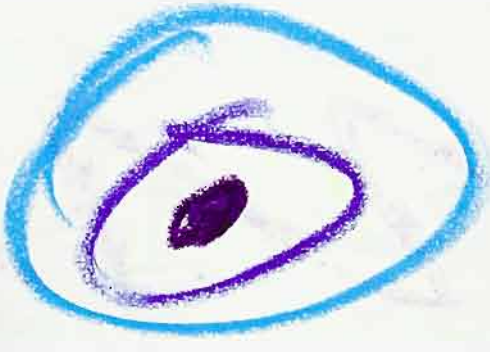
– C'est toujours les gaveurs d'oies qui s'indignent des corridas.

Et s'il ne dit pas cela, Picasso, il le dessine ou le peint, ce qui ne revient pas au même, parce que c'est beaucoup mieux.

On a tout dit sur Picasso. Picasso n'a rien dit sur lui, ou si peu, et ce qu'on dit de lui on ne sait pas ce qu'il en pense, s'il s'en fout, s'il l'utilise ou le jette à la corbeille. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il ne décachète jamais les lettres anonymes.

Il dégage la conversation comme il l'engage, passant d'un être à autre chose et de cette chose à d'autres êtres, mais s'il évoque l'amitié, c'est parfois avec une soudaine et violente tendresse, une bouleversante ingénuité:





– Si on me dit: « Untel a tué sa mère ou son père », je peux dire: « mon ami Untel a tué son père ou sa mère », si c'est mon ami. Un autre Untel qui n'a tué ni père ni mère n'est pas pour cela mon ami.

Il dit aussi à un ami: « Si quelqu'un vient de ta part, ce n'est pas la peine d'écrire un mot, je saurai tout de suite si c'est vrai. »

Mais ceux qui se disent trop haut, trop souvent et un peu trop partout, ses amis, ses meilleurs, ses plus fidèles et surtout ses plus grands amis, il les décrit amicalement, au bistouri.

Quand il regarde, par contre, un enfant tout neuf, un nouveau-né d'hier ou des années dernières, il prête l'oreille et en croit tous ses yeux quand l'enfant jette les hauts cris.

Ces hauts cris, il les traduit: « Croyez-en ma vieille expérience! »

C'est ce que dit l'enfant et Picasso ne lui inflige aucun démenti.

> Tel qui fuit devant un moustique marchera sur les mitrailleuses et tel qui s'indigne d'une assiette cassée trouvera naturel que l'on détruise des villes entières.
>
> (St Bouthoul, le sociologue)

Dévisager la vie, c'est envisager la mort. Picasso est une force de la nature qui a un faible pour la vie, alors la guerre pour lui ce n'est pas la peine d'y aller voir, la guerre, il sait ce que c'est: des massacres.

Un jour il fait le portrait d'un ami, des colombes dans une grande volière font un bruit d'enfer, un bruit de langues de feu, un bruit de tous les diables.

– La paix leur dit Picasso.

Les colombes se taisent.

Il lui semblait peut-être qu'elles parlaient un peu trop de la guerre.

La guerre, encore la guerre, et Picasso de temps à autre peint des massacres pour dépeindre la guerre.

La mobilisation de Calder n'est pas la guerre, de même les massacres de Picasso sont tout autre chose que la guerre, tout simplement et tristement la connerie noire de la guerre.

Tout homme est une foule, mais dans la foule l'homme est seul.

Aussi quand, dans un enthousiasme obligatoire et délirant, la démence nationale embrasse fraternellement la déraison sociale, la guerre éclate et, comme un seul homme, sur le pied de guerre, s'avance la pauvre et misérable solitude des hommes, le doigt sur la gachette automatique des pleins pouvoirs exécutifs et de la salubrité publique.

A l'avant-garde et scientifiquement, un cul-de jatte nucléaire lui trace la voie à pas de géant.

Mais sur un mur: « Go home atome! », une jolie fille, graphito- graffitti, donne son avis.

... Et sur le mur de la chambre de Picasso, dans le calendrier d'Olivetti comme dans une lettre adressée au maire de Laval le 10 juillet 1898, le douanier Rousseau continue lui aussi à donner son avis:

« Une négresse errante, jouant de la mandoline, ayant son jars à côté d'elle (vase contenant de l'eau pour boire), dort profondément harassée de fatigue. Un lion passe par hasard, la flaire et ne la dévore pas. »

La seule religion contre la nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs est la seule qui ait toujours été.

Blaise Pascal

Si une femme laisse voir sa gorge décolletée ou ses jambes par suite d'un mouvement, éviter d'y fixer son regard.
(*Convenances à l'usage de la gendarmerie et de la garde*)

Alors j'entrais dans quelque chapelle et là même, tel était mon trouble, il me semblait que le prêtre bredouillait de « grands pensers » comme l'avait fait l'Homme-Singe; ou bien je pénétrais dans quelque bibliothèque et les visages attentifs inclinés sur les livres semblaient ceux de patientes créatures épiant leur proie.

H. G. Wells
(*L'Ile du Docteur Moreau*)

En observant des séminaristes, bientôt docteurs en théologie, jouer à taper du pied sur un ballon de football, on est amené à remarquer qu'il est apparemment plus facile au tigre d'être totalement, dignement tigre, qu'il ne l'est pour l'homme d'être homme.

Henri Michaux
(*Face aux verrous*)

... Mais était-il besoin de consulter tous ces ouvrages, pour avancer que Picasso n'est pas un peintre de descentes de croix, de descentes de lit, ni de descentes de police.

Picasso peint son amour de la vie et la charmante femme enceinte de plâtre qu'il a modelée et caressée à Vallauris, serait tout aussi à sa place dans les pauvres jardins de la Maternité qu'un Bonaparte de cire, perdu, aplati, égaré dans les combles du Musée de l'Armée.

Picasso est un peintre de l'amour.

Un faune découvre une femme endormie...

... Elle se laisse faire, elle est heureuse, elle sait qui c'est, mais elle lui dit:

– Il est tard, chéri.

– Tu as raison, dit le Faune. La nuit pour rêver, le jour pour faire l'amour, l'éternité pour se reposer... et recommencer.

Et il s'en va, toujours émerveillé, vers d'autres découvertes, toujours la même, la découverte du monde, la découverte de la beauté, vieille comme le monde, jeune comme la lumière.

Cependant sur la route de Juan-les-Pins un homme descend de voiture, gagne la plage, examine la fresque, le grand tableau de sable, et dit:

– J'achète.

On rit.

– Mais ce n'est pas à vendre.

– Qu'est-ce que ça peut faire, puisque nous pouvons l'acheter.

On rit.

– Et comment allez-vous le transporter, dans des seaux?

– Pourquoi pas? Le transplanter en quelque sorte et le reconstituer immuablement et cybernétiquement, cela n'est pas impossible, mais demanderait trop de temps. J'achète la plage, c'est plus simple.

– Mais elle n'est pas à vendre.

– Nous avons les moyens d'acheter.

Et Ils achètent la plage, l'entourent de palissades, font bâtir un casino, puis le Musée de « l'Oeuvre Unique » avec des grands guichets et des petits tourniquets.

Le jour du vernissage inaugural du « Plus Petit Musée et Plus Grand Tableau in the World réunis », la plage est envahie par la mondanité, la municipalité et la publicité, comme une plage de Tahiti par des crabes de cocotier.

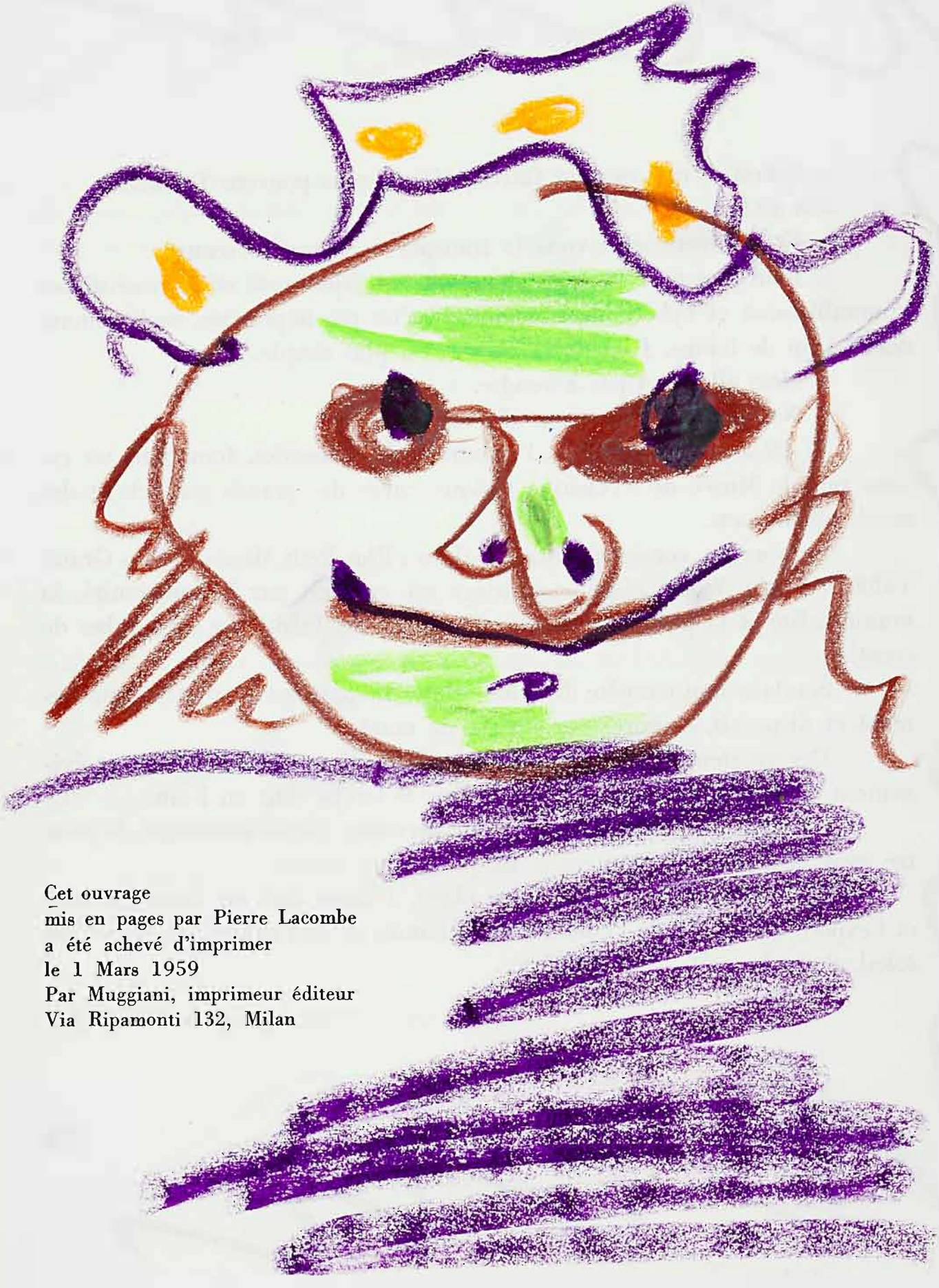
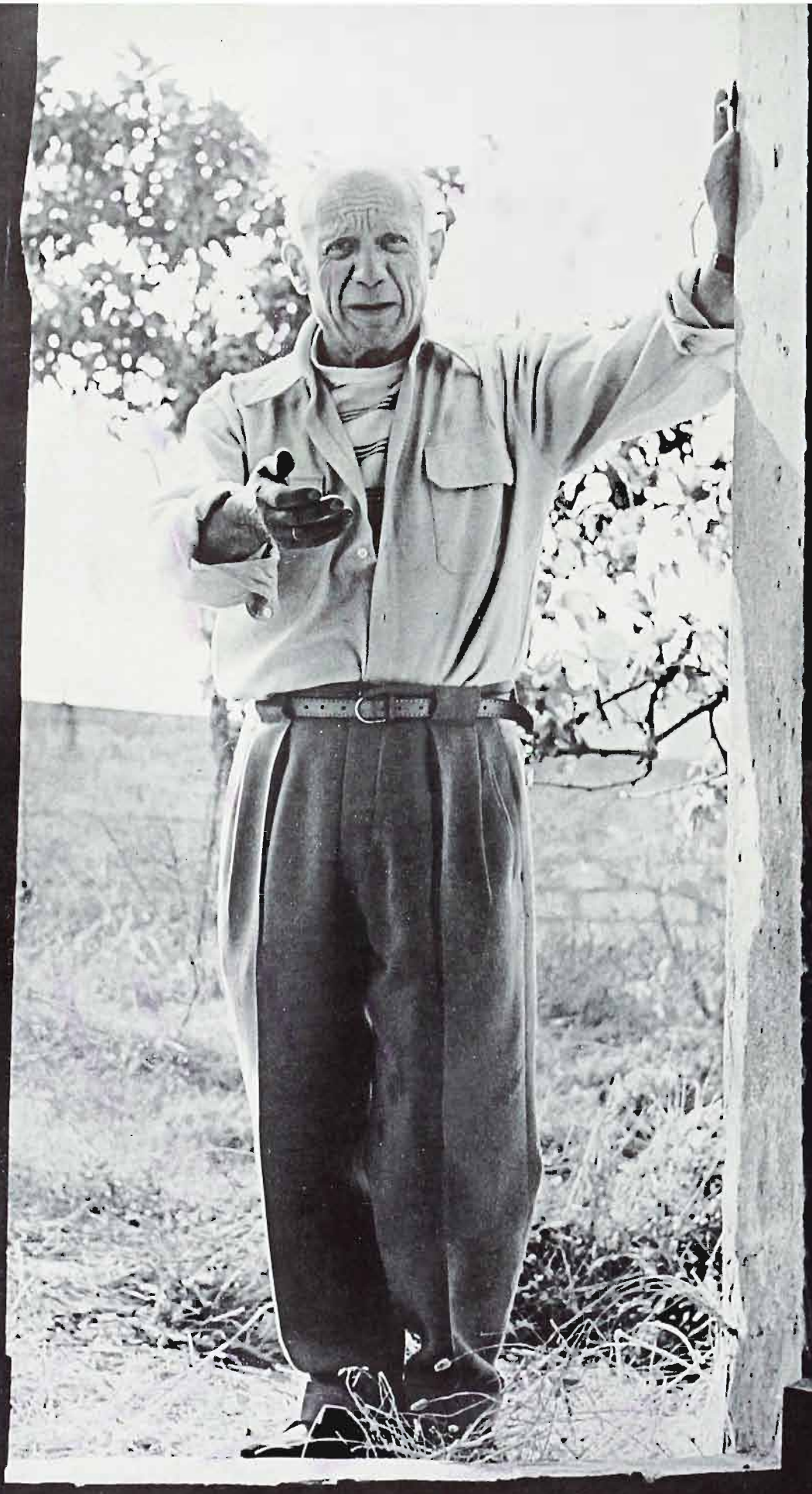
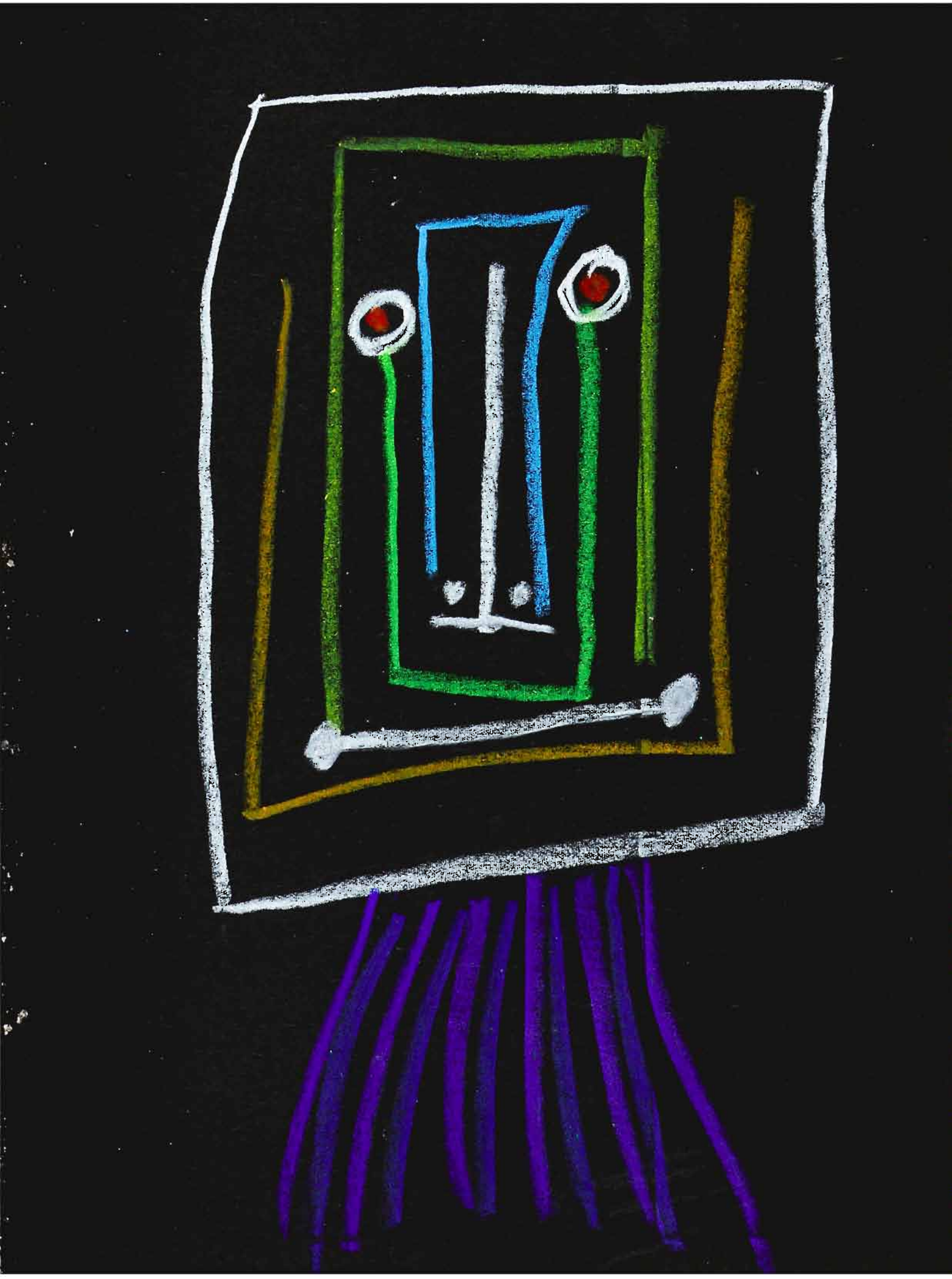
Soudain une tempête de sable éclate, le paysage se met en mouvement et disparaît, emporté par un raz de marée.

Des amateurs d'art, réfugiés au casino, disent leur mot sur cet évènement incontestablement surprenant, car le temps était au beau.

Derrière un petit nuage noir que personne n'avait remarqué, le peintre avait allègrement manigancé un petit orage secret.

Le même jour, sur une autre plage, Picasso fait un autre paysage et l'expose au musée de l'homme, de la femme et de l'enfant, au musée du soleil, de la lune et des intempéries.

Jacques PRÉVERT



Cet ouvrage
mis en pages par Pierre Lacombe
a été achevé d'imprimer
le 1 Mars 1959
Par Muggiani, imprimeur éditeur
Via Ripamonti 132, Milan